

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Une couverture à soi L'évolution des couvertures de livres pour la jeunesse 1980-1988

Charles Montpetit

Volume 11, numéro 1, printemps-été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

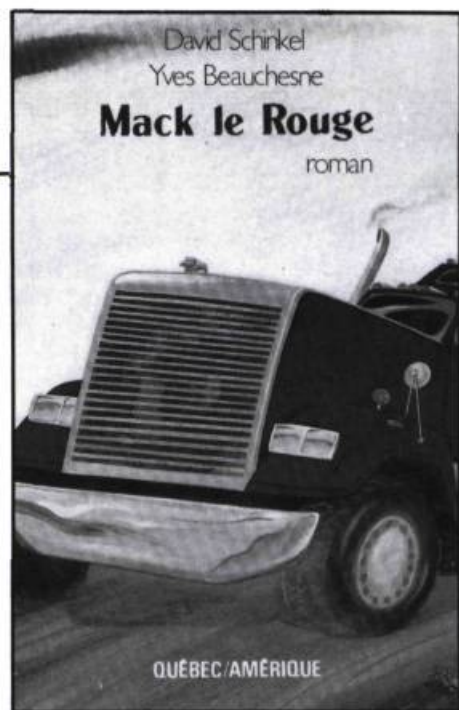
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montpetit, C. (1988). Une couverture à soi : l'évolution des couvertures de livres pour la jeunesse 1980-1988. *Lurelu*, 11(1), 2-9.



UNE COUVERTURE À SOI

L'évolution des couvertures de livres pour la jeunesse
1980-1988

par Charles Montpetit

«Les éditeurs du Québec ont le chic d'emballer les meilleurs romans dans des couvertures à faire vomir un rat. Même un rat de bibliothèque.»

— Pierre Foglia, la Presse, 5 mars 1988

Tomber sur une citation pareille quand on s'apprête à rédiger un dossier sur la question, ça fait réfléchir, non?

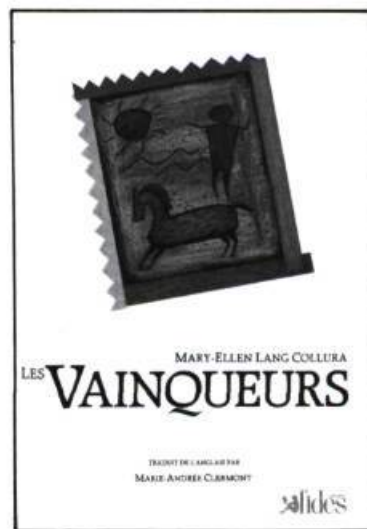
Le pire, c'est que je n'aurais pas été loin d'être d'accord... il y a quatre ou cinq ans. Le Québec avait fini de vivre son *ego-trip* culturel, on ne tombait plus à genoux devant les fleurdelisés, on n'était même plus pittoresque sur le marché international. Les fenêtres s'étaient ouvertes et certains murs étaient tombés, oui, mais le courant d'air qui en résultait nous obligeait à réapprendre à respirer. Le patrimoine n'était désormais tolérable que dans la mesure où l'on pouvait le mesurer à côté des Grandes Tendances sans exiger un changement d'échelle ou un traitement de faveur. On n'avait plus envie de se taper dans le dos juste pour se féliciter d'avoir survécu. On a commencé à se regarder sans fard, et on a constaté qu'on était plus moches qu'on le pensait.

Tant mieux. C'est lorsqu'on découvre tout le chemin qu'il reste à faire qu'on commence à prendre les moyens pour aller de l'avant.

Bertrand Gauthier (La Courte Échelle): «À l'époque, il y avait beaucoup d'artistes qui se retrouvaient à faire du livre pour enfants, non pas par amour du genre, mais parce que c'était le seul débouché qui existait pour leurs travaux. On n'est plus dans la même période. On n'a ni le temps, ni l'énergie, ni l'argent pour faire de l'expérimental, et surtout, on vend au niveau international de plus en plus. On a donc l'esprit plus sélectif.»

Il n'était plus honteux de vouloir réussir commercialement, et l'illustration a fini par quitter sa tour d'ivoire. On ne pouvait plus dessiner à distance, sur un thème vaguement défini, en espérant que les «autres» auraient un respect suffisamment grand de la liberté artistique pour nous ficher la paix. Il a fallu commencer à travailler en équipe, accepter certaines idées, en défendre d'autres, bref, apprendre les règles au-dessus desquelles on avait toujours cru pouvoir se trouver.

Et du côté des maisons d'édition, les choses n'étaient pas roses pour autant.



Diane Mineau (Éditions Fidès): «Je crois qu'on commettait une grave erreur en ne demandant pas toujours conseil aux gens du marketing, avant même qu'une couverture soit terminée. Ce sont des gens qui ne connaissent pas du tout le manuscrit, mais qui savent à qui ça va s'adresser, qui travaillent avec les pros, qui travaillent avec les librairies... donc qui voient la couverture avec le point de vue du public. Moi, quand je travaille sur un

Avant / Après: les collections

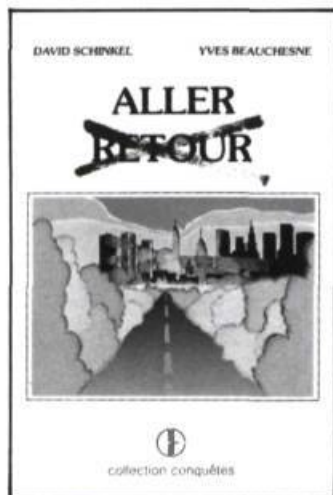
Chaque maison d'édition a ses raisons pour changer la maquette de ses livres. Chez Tisseyre, c'est pour se donner une allure d'ensemble qu'on a adopté de petites illustrations encadrées d'un fond de couleur. Et les fonds sont tous devenus blancs quand le directeur de collection a jugé trop difficile de trouver une couleur pour son propre livre!

manuscrit, je retiens tellement de choses que j'ai l'impression de voir exactement ce que je veux dans l'illustration.»

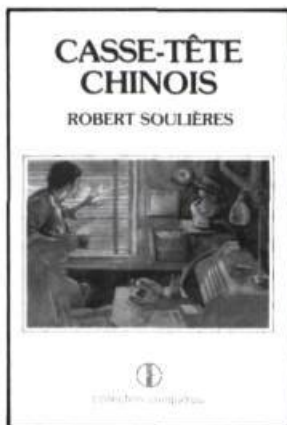
C'est d'ailleurs vers cette époque que la Direction générale du développement pédagogique a publié le *Rapport d'enquête sur les habitudes de lecture des élèves du Secondaire!* Ce document révélait que la plupart des jeunes ne choisissent pas leurs livres d'une façon informée, que ce soit par le biais d'une chronique littéraire, de la publicité ou des commentaires de leurs connaissances. En fait, 52,7 p. 100 des élèves qui ont participé à l'enquête y allaient un peu au hasard, en se promenant dans les librairies, les tabagies ou les bibliothèques, et en se fiant à leur intuition.

Mais ce qui causa encore plus d'émoi, ce fut la révélation affirmant que les jeunes se souciaient fort peu de savoir QUI avait écrit les livres en question. Apparemment, ce facteur leur importait même moins que le format du livre ou la présence d'illustrations à l'intérieur. Il ne fallait donc pas s'imaginer qu'un nom supposément connu allait contribuer à la vente d'un roman.

On a alors compris une vérité qui nous apparaît toute simple aujourd'hui: la couverture d'un livre pour jeunes était le principal facteur qui en détermine l'achat.

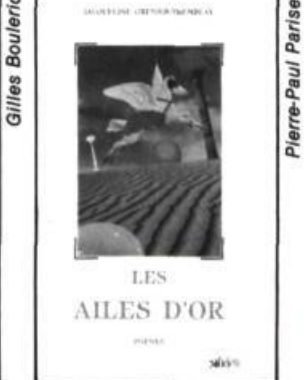
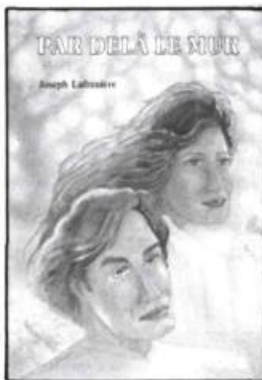


Robert Soulières (CLF): «Dans les Salons du livre, on voit très bien que c'est la couverture d'un livre qui est efficace. Les romans sont étalés sur une table, et tout le monde met la main sur

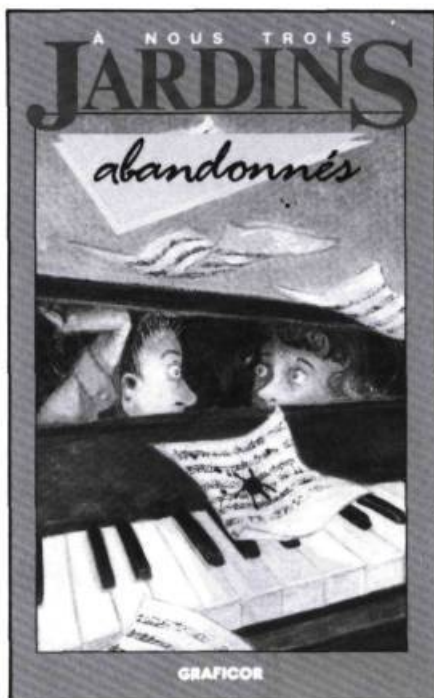
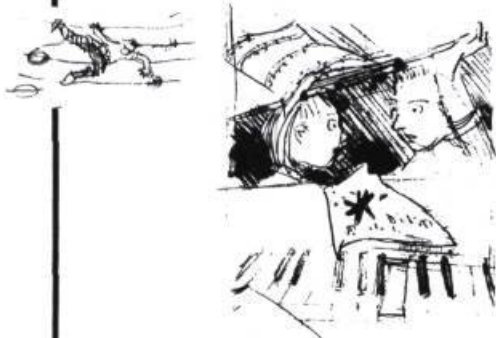
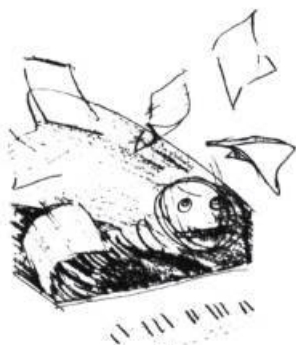


Chez Québec/Amérique, c'est l'inverse qui s'est produit. Après avoir publié huit livres où le titre était apposé sur une étiquette de type scolaire, on a refait place aux illustrations pleine page. Le lettrage constitue désormais la seule constante unissant les différents livres de cette collection.

Chez Fidès, enfin, on n'a toujours pas admis avoir adopté une nouvelle politique de couvertures, et ce, même si les sept plus récentes parutions (dans différentes collections) comportent toutes une vignette encadrée d'un graphisme simple, un nouveau logo et un fond blanc!

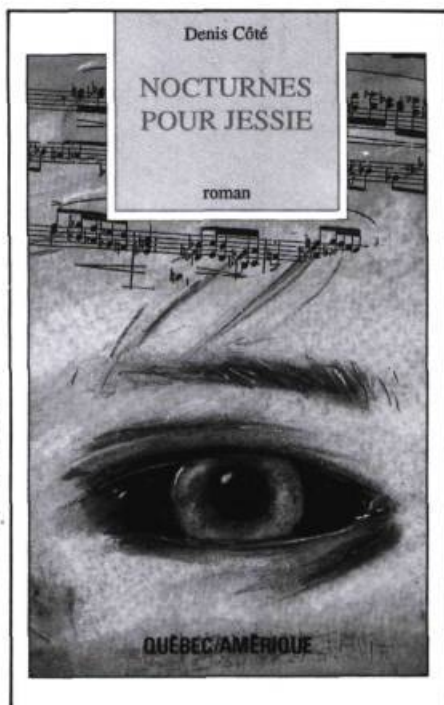
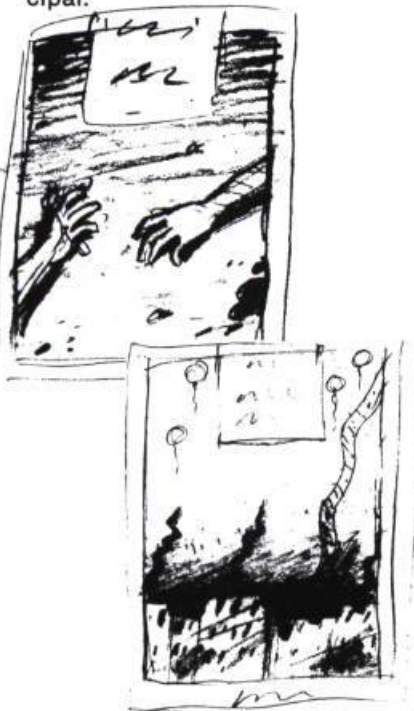


Avant / Après: l'inspiration



Caroline Mérola

Un concept de boîte à surprise allié à un suspense musical a progressivement amené Caroline Mérola à dessiner les deux personnages de *Jardins abandonnés* dans un piano, une scène inventée de toutes pièces par rapport au récit. Pierre Pratt, lui, a autocensuré la première idée qui lui est venue en lisant *Nocturnes pour Jessie* (des mains coupées par des truands). Une scène de nuit n'ayant pas éveillé son intérêt, il en est venu à l'oeil assombri par la drogue du personnage principal.

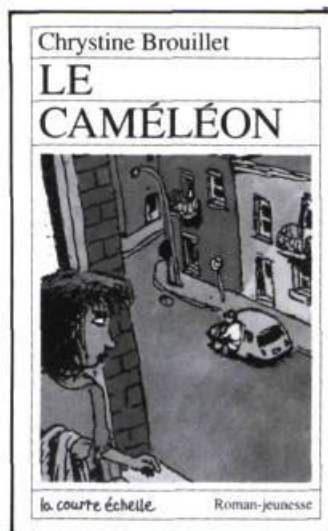


Pierre Pratt

ce livre-là, physiquement, juste pour le prendre et le regarder.»

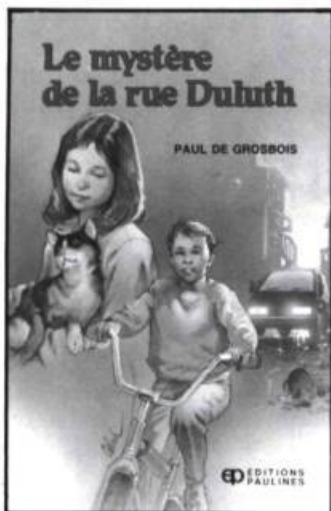
De 1984 à nos jours, on a donc assisté à un remaniement radical du graphisme de la plupart des collections-jeunesse. Puisqu'on ne pourrait compter que sur les apparences, il fallait trouver un moyen visuel de s'assurer une certaine fidélité de la part du public. La transformation la plus visible — et la plus répandue — fut bien sûr d'uniformiser les maquettes des couvertures d'une même collection.

La Courte Échelle est un modèle du genre. Après avoir produit une dizaine d'albums indépendants, la maison en est venue à miser presque uniquement sur les séries. Comme les couvertures reprenaient en général une illustration intérieure de l'album, on ne pouvait compter sur celle-ci pour établir une constante permettant aux enfants de reconnaître les mini-collections. On a donc confié à l'agence Derome et Pilote le soin de réaliser une maquette de couverture propre à chacune d'entre elles, quitte à ce que l'on refonde la présentation d'un album indépendant lorsqu'il devenait le premier d'une série.



Toujours à la Courte Échelle, on a appliqué le même principe pour la collection de romans-jeunesse. Non seulement on a accordé la même maquette de base à chacun des livres, mais encore on a encouragé la création de personnages réguliers, auxquels seront toujours assignés les mêmes artistes, tant en page couverture que pour les illustrations intérieures. Afin d'éviter toute confusion, la personne qui travaille sur une série donnée ne peut collaborer à un autre

projet dans la même collection. Ça semble évident, mais on ne trouve cette rigueur systématique chez aucune autre maison d'édition.



Daniel Sernine (Éditions Paulines): «En ce qui me concerne, je n'ai pas de

formation en arts visuels; mais je suis sûr que mes goûts n'en sont que plus proches de ceux du monde ordinaire. Je déteste le graphisme *new-wave*, le griffonnage expéditif et je soupçonne même qu'un bon nombre de maisons d'édition qui emboîtent le pas à cette tendance le font sans vraiment aimer le résultat.»

Sernine admet cependant que, dans sa propre collection, la présentation des parutions antérieures à 1981 était d'une «uniforme médiocrité». Qu'a-t-il donc fait pour corriger cette image sans pour autant céder à la mode qu'il exècre?

Après avoir passé cinq ans comme lecteur de manuscrit, il s'est décidé à demander le contrôle artistique. Depuis, il se limite aux services de deux illustrateurs: Charles Vinh, un habitué des *storyboards* publicitaires, et Jean-Pierre Normand, un adepte du futurisme à la Christopher Foss (éd. J'ai lu). Les instructions qu'il leur fournit sont parfois détaillées à l'extrême,

mais les négociations en ce qui concerne le produit fini ne sont pas forcément unilatérales: Sernine a déjà poussé la complaisance jusqu'à modifier un de ses textes pour le rendre conforme à l'image qui lui avait été livrée!

Fait assez rare lorsqu'on normalise une collection, deux maquettes différentes sont ici utilisées en alternance. Les romans qui relèvent du fantastique, de l'imaginaire ou du mystère sont regroupés sous un premier type de couverture. Les romans de science-fiction, quant à eux, occupent plus de la moitié du catalogue récent, et ont par conséquent droit à une présentation distincte.

Ce «double standard» n'est cependant pas unique dans les annales de l'édition québécoise:

Jean-Paul Sémillon (Hurtubise-HMH): «Pour nous, refaire la présentation a été un problème spécial. Nous envoyons nos livres à travers le Canada, et il y a des gens qui nous ont

Illustrateur ou... partenaire

Claude Poirier dessine la couverture, réalise le graphisme, collabore au découpage et illustre près de 50 p. 100 des pages des romans de Serge Wilson. Il dirige même avec ce dernier la collection «Aventures en tête» (Héritage)! Avoir une collection à soi, peu importe le personnage utilisé, constitue une exception dans le domaine

du roman pour jeunes. Et il est encore plus rare de voir un écrivain et un dessinateur partager les droits récoltés sur les ventes (même si la pratique est courante du côté des albums grand format). L'artiste se contente généralement d'un forfait, somme qui est parfois facturée à la personne qui a écrit le texte. Le tandem Wilson-Poirier serait-il un précurseur des conditions de demain?

Avant / Après: les décisions



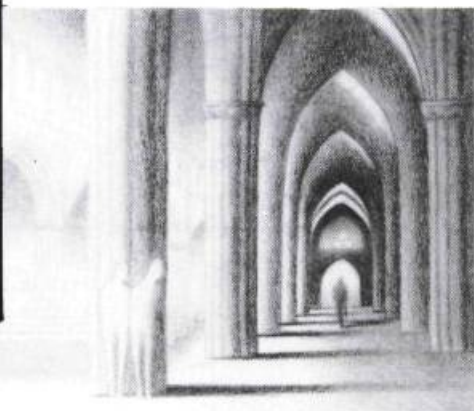
ALICE LOW

La sorcière qui avait peur



La scène esquissée par l'artiste ne fait pas toujours l'unanimité. Comme une trop courte partie du roman se déroulait à l'intérieur, la petite sorcière d'Hélène Desputeaux a dû passer de la cuisine au jardin.

Odile Ouellet, elle, aurait bien voulu que la couverture de *L'Affaire Léandre* représente une tête de Méduse. L'éditeur jugea cependant que cet élément du récit avait un trop petit rôle pour qu'on lui accorde cet honneur, et une approche différente fut adoptée. Mais si l'on compare la photo qui a inspiré l'écrivain avec l'esquisse retenue, on constate que l'écart des visions n'en est parfois pas moins grand...



dit que nos couvertures, lorsqu'elles sont au milieu d'ouvrages importés des États-Unis, sont un peu ternes. Alors on a fait un test avec une couverture qui nous avait beaucoup plu, mais que les enfants ne prenaient pas. On a imprimé une nouvelle jaquette pour mettre par-dessus, et on en a vendu plein, plein, plein.»

L'expérience fut concluante. L'illustrateur Pierre-Paul Pariseau, qui avait déjà réalisé pour HMM la plus récente couverture des *Parallèles célestes*, s'est vu confier la tâche de refaire toute la série des «Michel Labre». Comme son style de montage photographique est à peine exploité dans le domaine du livre pour jeunes, la série devrait progressivement gagner une image de marque fort personnelle, à mesure que les tirages en voie d'épuisement seront remplacés par la nouvelle édition.

Mais il reste un problème: une fois le changement completé, la collection ne comptera plus que trois livres ayant supporté l'épreuve du temps au point d'éviter une réédition sous un nouvel emballage; ironiquement, ne risquent-ils pas de déparer à leur tour l'uniformité chèrement acquise du reste de la collection?

Cécile Gagnon (Héritage): «Il faut qu'une couverture dise quelque chose. Si c'est la répétition pure et simple de ce qui peut être lu dans le roman, ça n'en vaut pas la peine. Il faut que ça soit drôle, que ça soit actif, que ça suscite une réaction immédiate, quelque chose qui fait qu'on y regarde à deux fois.»

Évidemment, il n'existe pas de «formule magique» pour plaire aux enfants; les collections les plus jeunes ont remporté de bons succès avec un style proche de la bande dessinée hu-

GILLES GAGNON

Un fantôme à bicyclette



moristique, mais encore là, bien des personnes réclameront une illustration dégagée alors que d'autres insisteront sur l'efficacité d'un dessin bourré de détails.

Toutefois, les commentaires les plus bizarres seront inévitablement prononcés par des adultes. Alors que le baiser du *Dernier des raisins* remporte un succès fou auprès du public adolescent, un directeur d'école a refusé de

passer une commande sous prétexte que les cheveux multicolores de la jeune fille seront bientôt passés de mode. Daniel Sernine s'est vu boycotté pour avoir utilisé le mot *Envoûtement*, alors qu'Hélène Desputeaux a vendu toute une série de *Madeleines* à une mère de famille, «sauf *Trottinette et crème glacée* parce que la couverture est rose».

Darcia Labrosse, de son côté, signale qu'une illustration reprise en couverture jouit d'un effet fort différent



de celui qu'elle obtenait sur une page intérieure; pour cette raison, elle éprouve toujours du mal à imaginer l'effet que lui fera une couverture dont elle connaît pourtant le dessin par coeur. L'excitation qu'a suscité la petite fille nue sur l'album *Le Voyage de la vie* l'a d'ailleurs d'autant plus surprise que les pages intérieures renferment une scène autrement plus explicite...

Marie-Antoinette Delolme (Graficor): «Je pense que c'est Cocteau qui a dit "l'artiste est la personne qui m'éblouit". Dans n'importe quelle matière, je me comporte comme ça. J'essaie de passer l'idée générale, la sensation que je voudrais que l'on me rapporte. Et ensuite, j'attends. Quarante-vingt-dix-neuf fois sur cent, je suis éblouie par ce que l'autre apporte.»

Bien des responsables de collection font officiellement appel à leurs propres enfants pour avoir une petite idée de la réaction du public auquel leur publication est destinée. Aucune maison d'édition n'a cependant poussé l'expérience aussi loin que Graficor, lorsqu'il fallut choisir l'artiste qui créerait

La guerre des mots et des images

Les organismes qui font la promotion du livre pour jeunes déplorent depuis longtemps que l'illustration soit ignorée de la plupart des médias et programmes de subventions. Or, au printemps 1987, le Conseil des Arts du Canada annonçait en grande pompe que «les illustrateurs de livres pour la jeunesse sont désormais admissibles au Programme de rencontres avec des écrivains (*sic*).» Le budget fut augmenté de 43 000 \$ pour faire face aux changements des conditions d'admissibilité.

Selon le directeur du service, M. Naïm Kattan, il n'y a que 1 000 \$ qui soient allés aux artistes. La *Writers' Union*, qui avait obtenu que les ouvrages de non-fiction soient également admissibles au programme, a émis une protestation formelle comme quoi un dessin ne peut être lu en public, comme on le demande des textes; lorsque le Service des lettres et de l'édition dut procéder à des coupures, il fut suggéré que l'illustration devrait dépendre du Service des arts visuels. Au moment où nous mettons sous presse, un tel arrangement n'a pas encore eu lieu, mais on a d'ores et déjà rayé les artistes du Programme de rencontres.

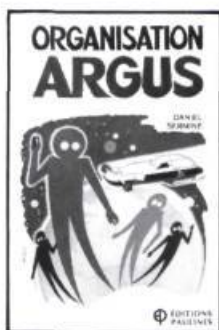
L'Union des écrivains du Québec a, de son côté, appuyé la révision des critères du Conseil en 1986, mais elle fait néanmoins l'objet d'une controverse sur un

autre front. Lorsqu'elle a obtenu du gouvernement québécois une somme de 1 million de dollars par année à distribuer pour couvrir les droits de reprographie dans les écoles, il est apparu que peu de maisons d'édition lui ont signalé le nombre d'illustrations qui correspondent à chaque titre. Par conséquent, peu d'artistes reçoivent une compensation pour les photocopies que l'on fait de leurs oeuvres.

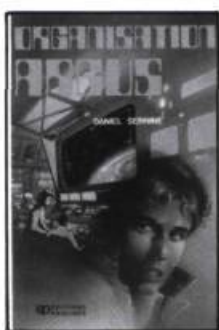
Le directeur général de l'Union, M. Yves Légaré, affirme que l'on ne peut de toute façon se mettre à calculer la part d'une personne qui a fourni un dessin (ou une courte préface) dans un livre de 500 pages. Mais qu'en est-il de la plupart des romans pour jeunes, où environ 15 p. 100 des pages sont illustrées? Selon M. Légaré, c'est là un cas frontière qui, s'il était porté à l'attention de l'UNEQ, aurait autant de chances d'être rétribué ou non. Et encore, il faudrait qu'on admette que les images sont reproduites au même titre que le texte, une question qui est loin d'être réglée.

Une chose est claire: dans le cadre des débats sur le statut de l'artiste, personne ne veut que sa paroisse soit sous-représentée. Mais lorsqu'il s'agit de se faire entendre relativement au domaine de l'édition, l'illustration a un net problème d'image.

Avant / Après: les rééditions



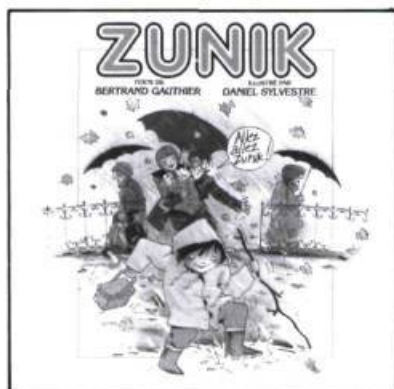
Gabriel DeBény



Charles Vinn

Organisation Argus fut l'un des derniers livres reliés de la collection «Jeunesse-Pop». Publiée sept ans plus tard à la suite de la cure de jouvence des Éditions Paulines, la deuxième version constitue un excellent exemple de la transformation d'un roman par le biais d'une nouvelle couverture.

Il arrive aussi (mais beaucoup plus rarement) que le titre change alors que l'illustration reste identique! C'est le cas de *Zunik*, qui fut rebaptisé *Je suis Zunik* lorsque La Courte Échelle décida de faire une série à partir de l'album original. La maquette fut également modifiée pour incorporer ce dernier à la collection.



Daniel Sylvestre / Jean-Marc Côté



Daniel Sylvestre / Jean-Marc Côté

Chez HMH, ce sont les commentaires du public qui déterminent l'espérance de vie d'une couverture, et si le graphisme est jugé obscur ou peu attrayant, on ira jusqu'à commander une nouvelle version quelques mois à peine après avoir publié la précédente. Les trois couvertures ci-dessous datent respectivement de 1983, 1985 et 1988.



Robert Thérioux



Olivier Lasser



Pierre-Paul Pariseau



les mascottes de leurs trois manuels scolaires pour la troisième année.

Une demande de soumission avait d'abord été envoyée à la cinquantaine d'artistes dont la maison avait les noms en filière. Or, sur les quinze réponses reçues, il s'est avéré impossible de sélectionner une esquisse avec certitude. La compagnie a donc organisé un sondage effectué dans une dizaine de classes de troisième année à Saint-Georges-de-Beauce, sondage dans lequel on demandait aux élèves de départager les trois meilleurs travaux du lot. Ainsi fut fait, et à la grande surprise de Mme Delolme, les enfants ont préféré le plus jeune soumissionnaire aux artistes de plus grande expérience.

Mentionnons au passage que les Éditions Graficor sont sans contredit celles qui démontrent le plus de variété pour ce qui est de leurs reliures et autres emballages. Une des rares maisons qui produise encore des livres reliés, elles optent parfois aussi pour les reliures en spirale, le *shrink-pak* de plastique ou les pages imprimées dans le sens de la longueur, à la façon d'un calendrier.

Hélène Rudel-Tessier (Boréal): «Le livre d'enfant est ATROCE comme travail, comparé à l'édition régulière. Faire quelque chose de qualité, en couleurs, sur un papier acceptable, et arriver à un prix de vente convenable pour la jeunesse, tout en faisant concurrence aux gros tirages français, tout ça est très difficile au Québec.»

D'autant plus que la liaison entre la personne qui écrit le texte à Québec et l'artiste qui l'illustre à Montréal n'est pas toujours facile à assumer.



D'autant plus que les réclamations de l'une et les initiatives de l'autre exigent souvent que l'on fasse preuve d'un talent consommé de diplomate.

D'autant plus que les enfants remarquent aussitôt si le pelage du chat illustré en couverture ne correspond pas à la description qui en est faite à l'intérieur du roman.

D'autant plus que les adultes et comités d'école viennent souvent mettre

leur nez dans la littérature-jeunesse, et qu'il est encore plus délicat de les satisfaire que leur progéniture.

Et d'autant plus qu'il se trouvera toujours un chroniqueur pour généraliser que le Québec est en retard sur le reste du monde alors qu'on ne fait désormais ni plus ni moins de gaffes que la moyenne de la race humaine.

Amen



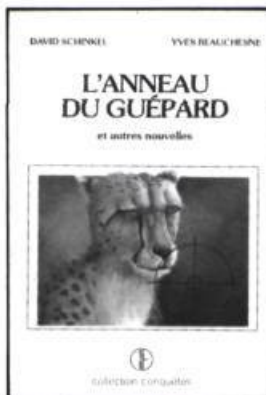
Éditions Pierre Tisseyre

8925, boul. Saint-Laurent, Montréal H2N 1M5 Tél.: (514) 384-4131

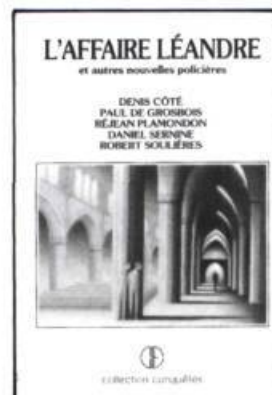
**Des livres bons jusqu'à la dernière page
vous nous en donnerez
des nouvelles**



Des nouvelles de science-fiction
de Denis Côté, Francine Pelletier,
Daniel Sernine et Marie-André
Warnant-Côté
192 pages / 9,95 \$



Des nouvelles avec un punch
imbattable de Yves Beauchesne
et David Schinkel.
Prix de l'ACELF 1986
Prix Alvine-Bélisle 1987
144 pages / 10,95 \$



Cinq nouvelles policières,
cinq mystères à éclaircir.
Des nouvelles de Denis Côté,
Paul de Grosbois,
Réjean Plamondon, Daniel Sernine
et Robert Soulières.
182 pages / 10,95 \$